

Culture et plantes cultivées

Remarques sur le congrès agricole au Goetheanum en février 1999

Rüdiger Blankertz

<http://www.menschenkunde.com/blankertz/index.html>

« Si nous voulons absolument amener le cosmos à œuvrer, dans ses forces à l'intérieur du terrestre, alors il est nécessaire pour cela de plonger ce monde aussi loin que possible dans le chaos. » « Partout où nous amenons le cosmos à effet, nous devons propulser le terrestre le plus fort possible dans le chaos... »

Rudolf Steiner, Fondements spirituels-scientifiques pour la prospérité de l'agriculture, Conférence 2

« Tout ce que je dis ici repose sur cette responsabilité envers le cours des événements mondiaux actuels. Cette responsabilité sous-tend chacune de mes phrases, chacun de mes mots. Je me dois de le préciser car elle n'est pas toujours envisagée dans toute son acuité... »

Rudolf Steiner, 14 août 1920 (« Le mouvement anthroposophique et son rapport aux événements mondiaux : science de l'initiation et impulsion de liberté »)

2

Table des matières

Remarque préliminaire.....	1
La question de l'origine de la culture.....	2
La question culturelle.....	4
La plante cultivée comme image de la question de la culture.....	5
II. La forme actuelle de la question culturelle.....	9
Remarque finale.....	14
Annexe : paroles de Rudolf Steiner.....	14
I. Fondements spirituels et scientifiques de l'épanouissement de l'agriculture, 2e conférence :.....	14
II. 14 août 1920 : Le Mouvement anthroposophique et ses rapports avec les événements mondiaux. La science initiatique et l'aspiration à la liberté.....	15

3

Remarque préliminaire

Le congrès agricole intitulé « L'avenir de nos plantes cultivées » a été organisée et animée par l'Université libre de science de l'esprit. Quelle tâche devait servir le congrès ? D'un côté, assurément le besoin actuel, compte tenu de la future réglementation européenne sur les semences, de faciliter un échange sur l'état des travaux de sélection biodynamique, notamment dans la culture des céréales. De l'autre côté, il était permis de s'attendre à ce que la conférence cherche à établir une base de jugement entre les manipulations de génie génétique et le travail propre de sélection des participants.

Par dessus cela, un tel congrès est toujours soumis à l'exigence de Rudolf Steiner selon laquelle les mouvements dits « filles » (par exemple, le biodynamique) permettent aux impulsions émanant du mouvement mère (c'est-à-dire l'anthroposophie même) de leur revenir sous forme



d'expérience vécue et de questionnements. Le thème des « semences » et de la « formation des semences » soulève tout de suite des enjeux cruciaux dans ce contexte, comme cela apparaîtra, nous l'espérons, plus clairement dans ce qui suit.

De plus, le sujet « L'avenir de nos plantes cultivées » suscite un vif intérêt public. La manipulation génétique du génome, conséquence des nouvelles méthodes de sélection, est généralement éprouvée comme une menace. Le génie génétique soulève tout de suite la question de dans quelle relation profonde se tient le monde végétal à l'humanité. Un besoin considérable de clarification existe à ce sujet, besoin qui, comme le montre aussi toutefois le congrès, peut seulement être difficilement satisfait. Outre une inquiétude croissante, il existe à peine quelque chose en arguments à opposer au génie génétique. Ce dernier se perçoit simplement comme une évolution plus efficace des méthodes de sélection existantes jusque là. Et, de fait, ces dernières ne constituent-elles pas déjà un précurseur de la manipulation génétique ? Quel que soit le point de vue adopté, le génie génétique, dans son objectif de sélection, est pleinement en accord avec la sélection végétale conventionnelle.

C'est là que le contenu du congrès agricole de 1999 prend tout son sens. Quel est donc en fait l'autre objectif de sélection des agriculteurs et des sélectionneurs qui s'inspirent des principes agricoles de Rudolf Steiner ? Quelles méthodes de sélection restent compatibles avec leur propre conception de l'agriculture ? Comment obtenir rapidement des résultats viables en se limitant aux méthodes de sélection conventionnelles, comme le recommandent officiellement les sélectionneurs biodynamiques ? – Mais fondamentalement, il s'agit d'autre chose, de quelque chose de plus profond. Ce point sera abordé dans l'article suivant.

1 Voir Christine Karutz : Ökologische Getreidezüchtung und Gentechnik (sélection/élevage écologique des céréales et technique génétique), papier de travail FiBL-Sativa, avril 1998. Cette étude approfondie et intéressante met notamment en lumière les difficultés considérables que représente la définition précise des différentes approches.

4

Le processus de formation des semences chez les plantes devrait pouvoir être perçu comme une image de la tâche culturelle actuelle, telle que Rudolf Steiner la conçoit. Suivant l'approche adoptée ici, et présentée dans plusieurs communications lors de la conférence, l'unité intrinsèque de la culture humaine et des plantes cultivées peut émerger d'une description précise du processus de formation des semences. Pour nous, cela a permis une compréhension plus profonde de l'initiative semencière.

La question de l'origine de la culture

La lutte pour la préservation de nos plantes cultivées, qui fait rage depuis quelques années, est fondamentalement une lutte pour la culture de la Terre elle-même. Il est temps de remettre cette affirmation de Rudolf Steiner au centre des préoccupations. Au-delà des nouvelles variétés de céréales issues de la biodynamie, il s'agit avant tout de la relation entre la conscience et l'action humaines et la nature, en particulier les plantes. Les célèbres mots de Schiller :

*« Cherchez-vous le plus haut, le plus grand ? La plante peut vous l'enseigner.
Ce qu'elle est sans volonté – soit-le voulant – c'est cela ! »*

nous donnent la direction dans laquelle nous avons à chercher après la solution aux grandes questions culturelles de notre époque.

La menace, encore éprouvée confusément, du génie génétique nous confronte sérieusement et de manière décisive à la question de la nature « intrinsèque » des plantes



cultivées. Ce n'est qu'au bord du déclin de la culture que nous commençons à nous interroger sérieusement sur son origine.

L'origine de la culture humaine, et donc aussi celle des plantes cultivées, demeure nimbée de mystère. Les études culturelles partent du principe que seule la maîtrise avérée du feu et des céréales (c'est-à-dire des plantes cultivées au sens strict) atteste historiquement l'existence d'une culture humaine.

Cependant, notre mode de pensée habituel se heurte très vite à de sérieuses difficultés lorsqu'il s'agit d'expliquer l'origine de la culture. Or, ceux qui ignorent cette origine ne peuvent œuvrer à sa préservation, car la culture n'est pas un état, mais une activité, et elle naît de l'activité. La manière dont nous agissons, et dans quel sens : voilà la source de notre destinée culturelle. Ceci s'applique à tous les domaines de la vie culturelle. Et à cela appartient justement aussi le soin des dites plantes cultivées. Dès lors, quelles doivent être nos actions pour que la culture puisse en provenir ?

Et comment les plantes cultivées proviennent-elles de l'action humaine ? Peut-on aussi dire que l'action humaine peut provenir de la connaissance des plantes cultivées ? Ceci soulève simultanément la question de l'origine de cette action humaine.

5

Lorsqu'on s'intéresse à l'origine des céréales, on se heurte rapidement à un problème séculaire : qu'est-ce qui est apparu en premier, la culture ou la plante cultivée ? Les rares explications proposées à ce sujet sont généralement insatisfaisantes. En fin de compte, les spécialistes des études culturelles se tournent vers des traditions mythiques évoquant une origine divine, magique ou extraterrestre des céréales... Les sciences de la nature, elles aussi, ne parviennent pas à expliquer l'origine des plantes cultivées, même si cela n'est pas admis publiquement. On propose des mutations pour étayer le lien supposé entre la forme végétale la plus récente et la forme la plus ancienne. Des théories sont avancées, mais elles se révèlent souvent intenables peu après. Ce manque d'explication est particulièrement flagrant dans les recherches sur l'origine du maïs, comme l'a expliqué Walter Goldstein lors d'une conférence. Ces recherches, menées principalement aux États-Unis, donnent régulièrement lieu à de vifs débats entre les différentes écoles de pensée et leurs explications respectives. Néanmoins, aucune explication plausible de l'origine de cette culture fourragère essentielle à la planète ne peut être fournie, et encore moins un arbre généalogique biologiquement précis. Il n'est donc pas surprenant que l'hypothèse d'une origine magico-surnaturelle des plantes cultivées soit secrètement et sérieusement envisagée – probablement aussi en vue d'applications futures... La science de l'esprit anthroposophique de Rudolf Steiner, avec sa prétention à la rigueur scientifique, s'oppose diamétralement à la renaissance, aujourd'hui très répandue, des mythes et pseudo-mystères. Cette science de l'esprit anthroposophique ne s'appuie ni sur la science de la nature moderne ni sur la tradition occulte et magique. Elle affirme son propre point de départ : le développement systématique des facultés cognitives ordinaires, visant à une nouvelle compréhension de la nature et, par conséquent, à un renouvellement et un élargissement des savoirs sur la nature. Si la plante est considérée dans une perspective spirituelle-scientifique ainsi se donnent de nouvelles connaissances sur l'essence de la plante. Maintes de ces connaissances s'avèrent, entre autre, alors en tant que telles, celles – sous une forme totalement différente – qui étaient déjà disponible plus tôt. Cependant, une possible similitude est sans rapport avec la manière dont



ces connaissances spirituelles-scientifiques sont acquises. Celles-ci résultent d'une intime confrontation avec la question culturelle telle que la pose l'anthroposophie de Rudolf Steiner. Les résultats des sciences (biologie, chimie, etc.) peuvent ainsi être envisagées sous un jour nouveau et replacées dans un contexte plus large.

La question culturelle

La question culturelle, ou plutôt la question de la culture, est à la fois une question que nous posons à la culture et une question que la culture nous pose. Ces deux aspects de la question sont d'actualité.

6

Lorsqu'on examine la question culturelle d'un point de vue anthroposophique, en considérant son origine et sa forme actuelle, on constate la figure caractéristique suivante :

6

- L'évolution ascendante de la culture est arrivée à son terme : nous sommes dans un processus de déclin culturel (Rudolf Steiner parle d'une catastrophe).
- En ce que ce processus de déclin nous vient à la conscience, nous nous interrogeons sur l'origine de la culture.
- Cette question n'est pas théorique, mais d'une importance/pertinence/relevance pratique capitale/éminente : elle exige une nouvelle approche (Rudolf Steiner parle de « renouveau ») de la culture humaine par nous-mêmes.

Si l'on considère ce schéma dans son ensemble, on se trouve confronté à deux mouvements opposés au cours du temps et des événements mondiaux. Dans le mouvement général de déclin, un mouvement particulier d'ascension émerge dans la forme de l'anthroposophie. Tandis qu'ailleurs, chez Oswald Spengler par exemple (cf. *Karen Swassjan : Le Déclin d'un Occidental, Berlin, 1998*), la prise de conscience du déclin (imminent) provoque une paralysie de la conscience, pour Rudolf Steiner, la reconnaissance/mise en évidence du déclin culturel (la catastrophe) est un processus de conscience qui s'oppose à ce déclin. Rudolf Steiner insiste sur le fait que cette conscience, outre son contenu (le déclin de la culture), indique aussi encore une forme propre. Cette forme se fait valoir, par exemple, dans comment je peux absolument établir le déclin. Avec cela se donne une contradiction entre forme et contenu, contradiction qui, le plus souvent, n'est pas remarquée. Cette contradiction n'éclate que lorsqu'elle est vécue comme issue d'un processus de vie. Rudolf Steiner nous confie à cause de cela la tâche de parvenir à un contenu de conscience indépendant et libre de sensorialité... Une fois cette forme « venue à elle-même », on comprend que tous les autres contenus qui emplissent notre conscience n'ont émergé que parce qu'ils proviennent de la forme primordiale de la conscience. Ailleurs, la perception d'une catastrophe imminente n'entraîne généralement aucune action supplémentaire que des sauvetages du monde idéologiquement motivés ou justement telles actions d'autodestruction, Rudolf Steiner insiste sur la nécessité qu'autre chose soit envisagé comme nécessaire. Il aimerait élever la conscience intellectuelle, qui ne connaît pas, respectivement nie, sa propre forme originelle, au rang de conscience de soi. Cela me semble, de prime abord, être l'intention de la Philosophie de la Liberté. La science de l'esprit de Steiner, à nouveau, aimerait montrer que ce contenu provenant de l'auto-observation, est de nature cosmique. « Cosmique » ne signifie rien d'autre que ce



contenu peut seulement être expérimenté dans et de son processus de formation. La forme consomme la substance, la substance remplit la forme. Selon Steiner, en faisant l'expérience de cette identité, on pénètre jusqu'à l'« essence fondamentale » du monde. Seulement, c'est uniquement la plante qui présente devant nous l'unité de la forme et de la matière dans le monde sensible. Par conséquent, l'observation sensorielle de la plante permet de clarifier le pendant de la conscience individuelle et du cosmos.

7

L'étude des plantes peut offrir une aide d'orientation intérieure au penseur.

La plante cultivée comme image de la question de la culture

Je vais maintenant tenter de concrétiser la « question de la culture » en examinant les plantes cultivées. Cela requiert une description (esquissée ici) des processus végétaux qui méritent notre attention, notamment au regard des enjeux actuels de la sélection végétale. Je me réfère aussi à l'allocution inaugurale de Dieter Bauer : « *Un nouvel élan pour une approche humaine des plantes cultivées grâce à la sélection végétale biodynamique* ».

Sans long préambule, peut être dit ici que les plantes cultivées nourrissent les humains qui, ainsi nourris, peuvent à leur tour les cultiver et travailler/élaborer la terre (de toutes les manières possibles). Cependant, quiconque considère/tient cependant cette relation réciproque comme un cycle écologiquement stable et perpétuel/de durée – un cycle qui pourrait même être destiné à se réaliser quelque part – se trompe fondamentalement/saisit principalement trop court. L'alimentation de l'humain est tout simplement impossible sans plantes cultivées portant fruits. Oui, pour l'humain, seules ces parties des plantes provenant de quelque manière du processus de la formation de fruit/fructification sont appropriée à l'alimentation. La fructification est une caractéristique des plantes cultivées. Inversement, pour compléter le tableau, on pourrait dire que, pour les plantes cultivées, œuvrent seules les actions humaines provenant d'une conscience qui se développe au sein même du processus interne, et donc finalement fructification pensante/de pensée. Ces plantes sont ainsi à la fois la condition physique préalable et le résultat d'un travail de culture consciemment humain.

Toute fructification – et avec cela la base de la nutrition humaine – trouve son origine dans la mort/le dépérissement de la vigueur végétative de la plante. La force de croissance verticale de la plante, manifestée dans la tige, subit une « compression/un tassement » particulièrement marqué chez les plantes cultivées à un stade précis de leur développement. Cette compression/ce tassement met fin à la croissance végétative de la tige. La fructification commence dans cette tige « comprimée » dès l'apparition de la fleur. Le mécanisme de la floraison demeure un mystère d'un point de vue biologique classique, car le monde végétal n'a pas fondamentalement besoin de fleurs pour se reproduire.

D'après les recherches spirituelles-scientifiques de Rudolf Steiner, il faut concevoir que le début de la floraison, et donc de la fructification, ne résulte pas « naturellement » de la tendance végétative de la tige, mais plutôt de l'intervention d'un principe supérieur. La fleur n'est pas simplement le prolongement de la tige. Il n'existe fondamentalement aucun lien direct entre la phase végétative et la phase florale,



entre la croissance physique de la tige et la floraison, puisque la première doit d'abord s'achever

8

avant que la seconde puisse se produire. La tige ne croît pas comme, par exemple, les pseudopodes d'un organisme unicellulaire, mais elle tire sa substance de cet espace de croissance caché par l'enveloppe des feuilles caulinaires, appelé méristème apical ou point de croissance. La tige tend vers ce « point de croissance », qui est une sorte d'espace creux, et c'est dans cette aspiration qu'elle matérialise sa substance. La matière végétative de la tige est, en un sens, attirée par cet espace creux ascendant. Lorsque la dernière feuille caulinaire s'ouvre, le point de croissance a disparu. C'est ainsi que la floraison devient possible.

La fleur prépare son apparition sur la plante, jusque-là uniquement végétative, en interrompant la croissance de la tige. On parle alors de *point zéro*³ du processus de croissance de la plante. Ce n'est qu'en franchissant ce point zéro que l'aspect général de la plante se transforme pour recevoir la fleur. Et ce n'est qu'en recevant la fleur que la plante devient fructifère/porteuse de fruit.

Le raccourcissement de la tige (l'entrée dans le point zéro de croissance) forme ainsi la base de l'ovaire, qu'il soit supère ou infère. Le mouvement vertical ascendant de la tige est remplacé par un geste sphérique. Bien que déjà présente, la tendance spirale inhérente aux feuilles ne devient apparente que lors de la formation de la fleur. Ce geste sphérique crée l'espace de la fécondation. En son sein, l'essence de la plante se renouvelle.

D'un point de vue spirituel-scientifique, l'origine de la plante physique est à chercher dans la fleur. Autrement dit, la plante physique retrouve sa propre origine par l'« apposition » de la fleur. J'emploie le terme « apposition » car il souligne que l'apparition de la floraison constitue, en un sens, une intervention pour la tige végétative. Pour celle-ci, la fleur est comme une irruption du destin, comme l'avènement de la condition nécessaire à l'existence, oubliée dans l'expression de la pulsion végétative. En ce que la plante perd sa puissance/force végétative, œuvre vers dedans de l'extérieur une toute autre force dans l'« espace de fleur » : la force de la formation de semence. La fécondité de la plante est ainsi directement dépendante de la tâche, respectivement du vaincre, de la force végétative de la tige...

Ce qui se passe lors de la fécondation, détermine en revanche/d'après cela - c'est volontiers bien commun évident - la forme d'apparition de la nouvelle plante nouvellement grandie de la semence, donc aussi le résultat de chaque sélection. Mais qu'on se fasse clair : la fécondation et la formation des graines sont des processus qui se déroulent au sein et autour du point zéro du développement végétatif de la plante. Cette intimité de la métamorphose ne reçoit le plus souvent

2 (cf. Whicher/Adams, Die Pflanze in Raum und Gegenraum/La plante dans l'espace et le contre-espace, Stuttgart 1960).

3 Le terme provient de Rudolf Steiner (Science spirituelle et médecine, 1920). Voir : Reißmann, L'évolution de la plante, Stuttgart, s.d., p. 210. Reißmann cite, entre autres, Bünsow : « La signification de l'impulsion florale pour la métamorphose de la plante » (Éléments de science de la nature, 5e année (1966), p. 1-10).

9

pas l'attention qu'elle mérite. Par exemple, le botaniste ne se contente pas d'établir un point zéro et d'y appliquer ensuite ses moyens pensants, mais il observe les pro-



cessus microscopiques qui se déroulent au niveau du noyau cellulaire durant cette phase. Les forces à l'œuvre à ce niveau lui restent aussi obscures que celles qu'il mobilise pour interpréter les processus observés. Ainsi, les processus au sein du noyau cellulaire occupent l'espace où devrait se situer la pensée du biologiste. On a volontiers la permission de généraliser cela... Cependant, Rudolf Steiner souligne à plusieurs reprises que les prédispositions génétiques ne doivent pas être considérées comme la cause de la physionomie des plantes, mais simplement comme l'expression matérielle et microscopique des forces qui génèrent cette physionomie au sein de chaque plante. Selon Rudolf Steiner, la forme physique de la plante ne résulte pas des prédispositions physiques, mais de processus entièrement différents. Dans la deuxième conférence du cours d'agriculture (*voir le texte cité ci-dessous*), il est affirmé que la plante physique – comme tout être vivant – acquiert sa forme par un processus que l'on peut initialement décrire comme *triple*.

Premièrement : La plante physique (et chaque autre être vivant) se vit/développe végétativement dans la croissance. Cependant, l'aspect physique de chaque être vivant n'atteint pas sa finalité à ce stade. Il poursuit une autre fonction. Au cours de sa croissance végétative, l'être vivant, dans certaines circonstances et conditions, entre dans un état que Rudolf Steiner décrit comme la « chaotisation ». En bref : L'être vivant, dans toute la complexité de sa formation formelle, tend vers la dissolution de cette même forme. Chez la plante, l'atteinte de cet état de chaotisation est généralement un processus naturel dû à ses lois de croissance.

Comment cela se produit-il ? Lorsque le bourgeon terminal s'éloigne de la zone de la tige, le point zéro végétatif, la compression, se produit. La plante entière réagit à ce processus par une transformation chaotique au niveau de l'ancien bourgeon. Dans cet état, la plante est, en quelque sorte, ouverte comme par une blessure. Autour de cette blessure, se forme la fleur physique, l'enveloppant tout en préservant son état chaotique. La différenciation sexuelle des organes floraux en pistil et étamine n'est, en ce sens, rien d'autre que l'expression extérieure de l'état chaotique respectivement fertile de la plante dans cette zone/ce domaine. C'est un premier aspect.

Pour l'autre : ce qui sous-tend l'ensemble du processus vital peut désormais agir sur cet état chaotique. Son renouvellement s'opère. Rudolf Steiner affirme que la juste compréhension du processus de fécondation s'obtient en supposant d'abord que la plante, dans cet état, est réceptive à des influences qui ne proviennent pas de l'espace terrestre immédiatement environnant, mais du « cosmos ». Il parle de « forces stellaires » agissant de manière formatrice sur la plante ouverte, se trouvant dans cet état de transformation chaotique. Ainsi, le but secret du développement serait : comme individu

10

par absorption et transformation des circonstances et conditions de l'environnement, se comporter afin de la recevoir à nouveau du « cosmos ». Goethe parle aussi dans ce contexte de « meurt et devient ! ». L'apparence respective de la plante, qui varie selon le lieu, etc., peut donc être comprise comme suit : la plante mère doit, dans un environnement spécifique, établir une telle relation à elle-même, c'est-à-dire à son « essence cosmique primordiale », qu'à un certain moment elle puisse absorber sa propre forme dans l'ovule comme si elle venait de l'extérieur. À cette fin, elle s'expose à des effets qui ne sont pas immédiatement présents dans son existence physique. C'est le



deuxième point.

Troisièmement : désormais, la puissance végétative de la plante se met au service de ce qui a ainsi été reçu du cosmos. La plante devient une plante mère qui reçoit sa descendance/ses enfants. Comment cela se produit-il ? Lors de la pollinisation – qui peut se produire de diverses manières –, les forces agissant sur la plante ouverte s'intensifient au point de provoquer une organisation primaire du chaos, induite par le pollen et la réaction de l'ovule à celui-ci. À cet instant, la plante se renouvelle, non pas à partir de ce qu'elle est déjà, mais toujours à partir de ce qu'elle devrait être, de son idéal. Autrement dit, lors de la formation de la graine, ce n'est pas la plante mère qui se réorganise, mais l'idéal sous-jacent à la plante mère, non pas de manière végétative, mais de manière tout aussi idéelle. Dans cette perspective, l'ovule ne porte pas en lui l'image génétique de la mère – altérée par les gènes étrangers d'un père – mais reçoit les forces formatrices de la sphère d'influence des étoiles dont il a absolument toujours reçu son impulsion façonnant forme. Le fait que la fille ressemble à sa mère – ou, dans le cas d'une plante, qu'elle lui soit presque identique – résulte, chez la plante, du processus temporel et spatial de maturation qui provoque naturellement, pour ainsi dire, un type particulier de chaos au sommet de la croissance (point zéro). Quelque chose (appelons cela une « tendance ») intervient dans l'être vivant physique et, malgré tous les obstacles éventuels, « souhaite » provoquer le moment « opportun » de son auto-annulation ou de sa chaotisation. On pourrait dire que cette tendance est « *la loi selon laquelle nous avons commencé* ». Par conséquent, la forme respective de la plante, qui dépend de son emplacement et du climat, doit être considérée comme l'expression de l'individualisation de cette tendance – et non comme une détermination causale par les soi-disant gènes...

Pour résumer ces trois points, il en ressort que le soin approprié, c'est-à-dire conscient, apporté à l'environnement de l'être vivant et à sa croissance crée les conditions nécessaires à son orientation vers le royaume stellaire « juste » au moment du chaos, et lui permet ainsi de retrouver sa propre forme. Par exemple, des semences saines et la culture de variétés stables

4 La manière dont les fleurs pleinement épanouies doivent être perçues dans ce contexte reste encore floue pour moi.

11

serait donc avant tout une question d'accompagnement conscient de la plante à travers ses phases de vie, avec le but de laisser se passer la chaotisation au point zéro naturel, et avec cela atteindre l'efficacité cosmique, de la manière appropriée. Lorsque je formule que le devenir de la plante dépend d'un accompagnement et de soins conscients de la part des humains, je souhaite souligner/indiquer l'unité entre la culture et la plante cultivée. Que signifie cela, sinon que la culture pourrait – ou devrait – consister pour l'humanité à reconnaître les lois du développement végétal et à s'orienter en conséquence, afin d'élaborer ses moyens de subsistance dans une relation vivante et réciproque fondée sur cette connaissance ? Si l'on devait systématiser le concept que nous venons d'esquisser, on se trouverait face à une forme de sagesse paysanne archaïque ou primordiale, d'où les bonnes pratiques ont émergé instinctivement grâce à une observation attentive de la croissance des plantes. On peut également appliquer ce processus culturel non seulement à la culture des plantes, mais aussi à d'autres domaines de la vie...



II. La forme actuelle de la question culturelle

Il peut paraître surprenant aux biologistes que Rudolf Steiner n'ait jamais abordé de front les problèmes de sélection tels qu'ils se présentent initialement à la conscience du sélectionneur. Dans la conférence qu'il a donnée pour l'anniversaire de Mendel (*quelle date ? Information fournie par Bauer, sans source*), il ne fait par exemple aucune mention des lois de Mendel. La distinction fondamentale, dans le système mendélien, entre le génotype et le phénotype d'une plante semble inexistante pour Rudolf Steiner. Si l'on accepte les présupposés épistémologiques de sa science de l'esprit, on ne peut s'attendre à autre chose. Dans ce contexte spirituel-scientifique, comment la doctrine de Mendel – qui cherche l'essence des êtres vivants non dans la pensée, mais dans des gènes microscopiques, pourtant conçus comme matériels – pourrait-elle être autre chose qu'un malentendu ? Et pourtant – admettons-le ouvertement –, nos sélectionneurs (comme nous tous) sont encore guidés par les lois de Mendel (ou d'autres similaires) dans leur compréhension et, dans une large mesure, aussi dans leurs actions.

5 Comme chacun sait, Rudolf Steiner avait initialement l'intention d'écrire une « philosophie paysanne ». Dans ce contexte, ses pièces de Noël (« Pièces de Noël d'Oberufer ») revêtent un intérêt capital...

12

Apparemment, une difficulté demeure insoluble à ce jour, et ne saurait être surmontée par une simple adhésion à la science de l'esprit de Rudolf Steiner.

Le sélectionneur biodynamique, contraint aujourd'hui de travailler en fonction de la demande du marché, est donc confronté, dès le départ et tout au long de son parcours, à un sérieux *handicap cognitif/de connaissance*.

Dès le début, il affirme fonder ses objectifs de sélection sur la totalité cosmique de la plante (qu'il s'agisse d'une céréale, d'un légume ou d'un fruit). Cependant, à long terme (c'est-à-dire en ce qui concerne les résultats « pratiques » de son travail), on attend de lui qu'il crée des variétés présentant certaines caractéristiques qualitatives. Selon la personne qui formule cette exigence, les critères de qualité sont plus ou moins larges. Afin de concilier ses propres exigences avec ces attentes, la sélection biodynamique s'accorde désormais sur le fait que la variété végétale à créer ne doit pas seulement posséder les caractéristiques recherchées, déterminées uniquement par l'utilité, mais doit également correspondre à sa forme ou à son essence originelle.

La signification de cette affirmation n'est pas toujours entièrement claire. En résumé, cela pourrait signifier que le concombre biodynamique, en plus de conserver sa fermeté longtemps, etc., doit aussi ressembler et avoir un goût « plus proche de celui d'un concombre ». Cette notion peut être plus ou moins prononcée. Quoi qu'il en soit, le sélectionneur biodynamique se sent tenu de faire ressortir les caractéristiques spécifiques des variétés végétales, souvent négligées aujourd'hui au profit d'une utilité définie, afin qu'elles s'expriment pleinement. Traduire cette mission en pratiques de sélection concrètes exige une certaine dose d'imagination, une sensibilité artistique et une certaine indépendance financière. Les sélectionneurs eux-mêmes sont les mieux placés pour juger dans quelle mesure ils ont déjà atteint ces objectifs. Cepen-



dant, cela ne saurait masquer le fait que les techniques et la théorie mendéliennes constituent toujours le fondement de la pratique de la sélection directe, et que les informations sur la formation des semences données dans le cours d'agriculture de Rudolf Steiner ne sont pas nécessairement perçues comme un guide pratique de sélection, mais plutôt comme un catalogue général de mesures de soins.

Comme vous pouvez le constater, pour survivre dans le monde pratique du marché des semences, les sélectionneurs sont contraints de réduire la portée de leurs tâches. Au lieu de se concentrer sur les principes fondamentaux de la biodynamie, l'accent est mis sur les résultats commercialisables des expériences de sélection. D'une certaine manière, cela est sans doute inévitable aujourd'hui. La mesure du succès de la sélection tire sa justification des besoins et des lois du marché. La situation est différente si l'on considère le travail de sélection comme une tâche culturelle. Dans ce cas, le dilemme entre théorie et pratique devient un handicap cognitif – s'il n'est pas compris et sa fonction reconnue.

Cependant, le *handicap cognitif/de connaissance du sélectionneur* ne diffère pas significativement de celui de l'enseignant, de l'éducateur ou d'autres groupes professionnels dont la conception d'eux-mêmes se réclame de l'anthroposophie de Rudolf Steiner.

13

Le problème réside dans le fait que la tâche n'est pas définie de manière suffisamment large. D'un point de vue anthroposophique, la tâche pratique de « créer » de nouvelles variétés à haut rendement et saines (ou « enfants » – Rudolf Steiner les appelle d'ailleurs régulièrement « enfants des plantes » dans son cours d'agriculture !) ne se limite pas au simple renouvellement de la culture dans son ensemble. Cette tâche inclut la formation du sélectionneur et le renouvellement ou la redéfinition consciente de son travail. Cette affirmation mérite une explication.

L'orientation anthroposophique se caractérise avant tout par le fait que la connaissance de soi n'est pas recherchée par l'introspection, mais par l'examen des événements du monde. Les tâches posées par le présent doivent d'abord être comprises dans et à partir de ce contexte avant que l'on puisse commencer à travailler à leur résolution. Cela s'applique naturellement aussi à la question de la sélection – et en premier lieu. On ne peut supposer que la reconnaissance de la tâche spécifique de l'époque actuelle n'a aucune importance dans le travail pratique simplement parce que personne ne demande après de telles connaissances ou tâches. Il est essentiel de s'efforcer de comprendre et de définir son propre travail pratique par l'acquisition de connaissances. Comment, sinon, distinguer le succès de l'échec ? En fin de compte, on se trompe soi-même si l'on adopte un critère d'évaluation extérieur pour son propre travail, au lieu de l'appliquer concrètement par un effort de compréhension personnel.

Dans quelle mesure, dès lors, un regard sur la situation mondiale actuelle, à ce moment charnière de l'histoire, peut-il fournir au sélectionneur un critère d'évaluation de sa pratique, voire de son approche globale ? Voyons ce qui en ressort.

Il a été brièvement souligné plus haut qu'un regard sur la situation mondiale actuelle pose un triple problème. Les *trois domaines de faits* mentionnés ci-dessus doivent être examinés de près une fois encore afin d'évaluer l'ampleur de la tâche qui nous incombe.



Ce qui précède a été brièvement décrit comme présentant un triple problème. • Un ensemble de faits indique clairement que nous vivons une époque d'effondrement de nos fondements culturels. Par exemple, notre malaise face au génie génétique provient du fait que la manipulation génétique réduit le monde vécu à un simple objet de nos idées et des actes de volonté qui en découlent, et non plus à un domaine intimement lié à notre être le plus profond. On a le sentiment qu'une rupture potentiellement irréversible des liens s'opère entre nous et ces aspects de l'existence dont nous avons jusqu'ici tiré notre être même, *sans le moindre effort de notre part*. Nous réduisons le monde et l'humanité à ce que nous pouvons en concevoir, et nous les traitons en conséquence. Mais puisque les sources de la vie, et donc de la culture, ne peuvent être appréhendées par cette pensée — ce qui, selon Rudolf Steiner, est la tâche de notre époque —,

14

nous subissons une catastrophe intérieure, un effondrement, qui se manifestera ensuite extérieurement d'une certaine façon.

Au sein de cet ensemble complexe de faits, un autre fait se dégage : la manière dont ce déclin peut être envisagé à l'aune de la science de l'esprit de Rudolf Steiner révèle chez l'observateur un élément qui, apparemment, n'appartient pas à ce scénario de déclin – tant qu'il reste concentré sur celui-ci.

- L'approche anthroposophique de cette situation mondiale montre en outre que l'observateur lui-même – mais désormais en tant qu'acteur – participe à ce processus de déclin, par le biais des multiples relations sociales qui le lient aux acteurs de ce déclin. Par exemple, l'agriculteur biodynamique s'inspire de l'archétype de la plante, mais continue d'utiliser les mêmes techniques que l'agriculteur conventionnel, techniques qui ont donné naissance au génie génétique et qui continuent de se renouveler. (Il serait facile de montrer également l'efficacité de cette contradiction pour l'enseignant et l'éducateur, pour l'homme d'État ou le père de famille, etc.)

Que révèle ce triple fait (déjà mentionné au début de cette étude) *désormais* sur la forme actuelle de la question culturelle ?

Pour la suite, je présume la connaissance des processus de formation des graines chez les plantes cultivées. En m'appuyant sur les travaux de Dieter Bauer et d'autres chercheurs, j'ai tenté de démontrer que le processus par lequel les plantes cultivées se renouvellent grâce à la formation des graines possède une forme définie et compréhensible. Parallèlement, il apparaît clairement que l'alimentation de l'humanité contemporaine repose sur la formation des fruits qui accompagne ce processus. De plus, il a été démontré que la culture agricole prônée par la science de l'esprit de Rudolf Steiner consiste à accompagner consciemment le processus de la plante et à le façonner en ayant conscience de son interdépendance.

De plus : les affirmations spirituelles et scientifiques de Rudolf Steiner sur le développement de l'agriculture (ce qu'on appelle le cours agricole) sont ici envisagées dans le contexte de l'anthroposophie dans son ensemble. Le cours agricole n'est pas une simple réforme arbitraire des méthodes agricoles existantes, mais bien le fondement pratique d'un avenir désormais possible pour la Terre. En ce sens, ce cours n'est pas principalement agricole, mais anthroposophique. Cela signifie simplement que, d'un point de vue anthroposophique, la tâche première de l'agriculteur n'est pas la pro-



duction de nourriture, mais la fertilité de la terre. Cette tâche doit être comprise au sens le plus large possible.

Et plus loin : les déclarations de Rudolf Steiner sur la nouvelle méthodes agricoles, et la – définie et décrite par Rudolf Steiner – situation générale de la culture (donc la nécessité du renouvellement de la culture)

15

convergent à un moment précis. Ce moment précis a été défini avec plus de précision que celui où le principe du génie génétique émerge et achève la catastrophe culturelle dans tous les domaines de notre civilisation. C'est uniquement par cette coïncidence que le lien devient évident.

Voilà pour les prérequis. Si j'aborde maintenant, avec la plus grande impartialité possible, les questions qui préoccupent le sélectionneur (ou l'éducateur, ou tout autre contemporain) d'orientation anthroposophique, un consensus surprenant se dégage. La description de l'état actuel de la culture et des tâches à accomplir correspond si étroitement aux processus du vivant, tels que perçus spécifiquement par le sélectionneur, qu'ils forment un *tableau* commun.

D'une part, notre civilisation a atteint son « point zéro végétatif ». Le mouvement ascendant s'est achevé, la compression s'est produite et aucune croissance supplémentaire n'est à prévoir. Au lieu de l'organisation végétative et instinctive attendue des processus vitaux, nous vivons le chaos de toute notre vie sociale et personnelle. Ceux qui vivent actuellement perçoivent cela à la fois comme une menace profonde pour leur statut et comme un grand espoir pour l'avenir. Cependant, ni l'espoir ni le désespoir ne sont transparents à ceux qui en sont affectés, ni dans leur origine ni dans leur signification. Dans le même temps, le génie génétique émerge dans ce champ chaotique, intervenant avec une pensée constructive et cherchant à créer des êtres censés être indépendants des prétendues impulsions cosmiques de la forme. Le génie génétique exige notre attention, tant pour ses avantages que pour ses inconvénients. On oublie souvent que le « génie génétique » désigne bien plus qu'une simple technique de reproduction. Il n'est que la variante biologique d'un principe sous-jacent : l'inconcevabilité supposée de la vie. Au lieu de s'imprégner viscéralement de la vie par la pensée, on lui applique des concepts matériels. Or, ce même phénomène le démontre clairement : tout développement ultérieur ne peut se produire que si nous le voulons. Que les « ingénieurs génétiques » – à tous les niveaux – veulent *faire* ce développement est la véritable catastrophe de notre époque. Les partisans comme les opposants au génie génétique risquent *de négliger ce principe fondamental*. À l'inverse, c'est précisément ce qui confère à la science sa véritable finalité humaine.

Deuxièmement, la prise de conscience de la disparition de toutes les cultures antérieures, due à l'affaiblissement des forces créatrices de culture, engendre la nécessité de renouveler la culture (et non pas simplement d'entreprendre une réforme). Appliquée à la sélection biodynamique, cela signifie simplement faire renaître les plantes cultivées. Dans la poursuite de cette tâche, les moyens et la fin sont indissociables. L'indissociabilité des moyens et de la fin est un critère de distinction entre culture et inculture. L'inculture cherche à réaliser une fin qui lui est étrangère, sans que les moyens mis en œuvre ne reflètent cette fin. La véritable création culturelle, en revanche, accomplit par l'action ce qui peut ensuite aussi se manifester extérieurement



mais n'y est pas obligé. C'est précisément l'essence du culte. La tâche de renouveau culturel ne peut véritablement commencer que si l'acteur remplit les conditions du renouveau culturel auquel il aspire. Une telle habileté culturelle ne naît que de la compréhension artistique de la vie et des phénomènes du monde, c'est-à-dire de *l'art*. Sans l'art de la culture des plantes – c'est-à-dire l'art de recréer la vie de la plante dans sa propre conscience ou de la reproduire par l'action – le cultivateur ou le sélectionneur ne peut rien faire pour la plante ni pour la culture. Il doit d'abord créer les conditions de conscience par lesquelles il est lui-même directement présent à l'épanouissement de la plante. Cette orientation intérieure donne une direction à la pratique.

Troisièmement, on se demande peut être comment cette tâche colossale pourrait être accomplie. Or, elle est assurément impossible à réaliser – cela ressort de sa nature même. Mais on peut s'y efforcer. Dans cette entreprise, la personne à tendance anthroposophique se doit de prendre simultanément en compte la compréhension des événements mondiaux. Ainsi, elle peut appliquer les découvertes scientifiques à sa propre vie. Elle peut prendre conscience que, dans son travail d'éleveur/sélectionneur – ou d'éducateur, ou à tout autre titre –, elle agit dans un champ mondial qui, pour ainsi dire, est déterminé par un processus de compression cosmique, que l'on peut concevoir comme le prélude à la formation des fleurs et des graines. On pourrait l'exprimer ainsi : dans le chaos général de la vie actuelle, l'organisme terrestre (entre autres, sous la forme de l'humanité) se prépare à atteindre cet état intérieur et extérieur spécifique qui le relie aux forces stellaires dont proviennent ses impulsions originelles de développement. L'arrivée de cette « constellation » apportera la fertilisation au chaos actuel, à condition que la nature humaine terrestre s'ouvre, permettant ainsi à ces forces formatrices d'agir. Quiconque souhaiterait parler de « religion » ici ne pourrait le faire qu'en ajoutant : *Quiconque possède la science et l'art...* Il existe une perspective justifiée que l'état actuel de la civilisation mondiale et la tâche qui en découle puissent être précisément décrits à l'aide des concepts que l'on peut tirer de l'observation des plantes...

Conclusion : Les tâches du sélectionneur, que j'appelle désormais gardien/soignant des plantes (ou éducateur, etc.), ne peuvent – du point de vue adopté ici – être accomplies aujourd'hui que si l'individu commence à s'expérimenter et à se définir consciemment et pleinement dans un vaste contexte cosmique. Cela signifie simplement que le travail du soignant des plantes doit être jugé uniquement dans ce contexte. Il ne s'agit pas seulement de prendre soin des plantes cultivées existantes, mais aussi de faire en sorte que l'essence de la plante retrouve sa place cosmique dans la conscience humaine, accomplissant ainsi sa mission sacrificielle terrestre. Car ce qui se déploie sous nos yeux comme le monde végétal n'est autre que l'image des processus par lesquels l'HUMAIN se renouvelle

depuis son origine cosmique dans l'être humain individuel. Même et tout de suite ainsi que ces processus se comportent actuellement... Si ce discernement pouvait devenir une force motrice de la volonté, chaque individu saurait que tout dépend aujourd'hui du développement de la force nécessaire pour s'engager sans compromis avec



les conséquences de ce discernement dans la pratique quotidienne, dans la compréhension des plus petites choses de la vie quotidienne comme des grandes affaires du monde. Ce serait l'un des actes culturels par lesquels la culture se renouvelle constamment. Cela impliquerait la volonté d'examiner de plus près la « tresse » de Mendel et de reconnaître les affirmations de Rudolf Steiner dans le cours d'agriculture comme des principes directeurs d'application pratique – dans tous les domaines de la vie. Ce qu'impliquerait une telle décision, non seulement dans le domaine du développement de la culture des plantes, mais dans tous les domaines de la vie où les anthroposophes participent en tant que contemporains – comme absolument c'est à penser et à saisir – ne devrait-ce pas faire le thème de futurs congrès ?

Remarque finale

Le lecteur attentif n'aura pas manqué de remarquer le rôle de l'anthroposophie de Rudolf Steiner dans le processus décrit ici. Elle apparaît non seulement comme son révélateur et son initiateur, mais aussi comme intimement liée à ce processus, dont elle cherche à émerger. Pour reprendre la métaphore : le mouvement anthroposophique, qui s'est, pour ainsi dire, matérialisé lors du Congrès de Noël, traverse actuellement une phase de stagnation, à l'instar de la culture contemporaine au sein de laquelle il évolue. On pourrait croire que le moment est venu pour que son impulsion originelle aimerait être renouvelée à ce point zéro. Cependant, il est clair que l'anthroposophie de Rudolf Steiner se présente comme l'élément sous-jacent à l'ensemble du processus culturel, passé et futur, en tant qu'unité profonde de la science, de l'art et de la religion. Une telle perspective, en enrichissant notre compréhension de l'anthroposophie, éclairerait d'un jour nouveau nombre de questions énigmatiques du mouvement, jusqu'ici perçues de manière superficielle.

Prenons par exemple les phrases suivantes tirées du cours d'agriculture de Rudolf Steiner et appliquons-les, à titre d'hypothèse, à l'anthroposophie et à l'histoire du mouvement anthroposophique. Cela pourrait peut-être encourager des recherches plus approfondies dans ce domaine central. Poursuivre les recherches dans la direction dans laquelle cette contribution même aimerait se comprendre.

Erdmannhausen, en février 1999

Rüdiger Blankertz

18

Annexe : paroles de Rudolf Steiner

I. Fondements spirituels et scientifiques de l'épanouissement de l'agriculture, 2e conférence :

... L'organisme ne se développe pas à partir de la graine de telle sorte que ce qui s'est formé comme graine se prolonge simplement à partir de la plante ou de l'animal mère dans ce qui apparaît comme plante ou animal enfant. C'est tout simplement faux. La vérité est plutôt que lorsque cette structure complexe (*de l'ovule/la disposition à la semence*) atteint son plus haut degré de développement, elle se désintègre et, finalement, dans ce qui a atteint sa plus grande complexité dans le monde terrestre, il subsiste un petit chaos. On pourrait dire qu'elle se désintègre en poussière cosmique, et lorsque cette poussière cosmique se désintègre, lorsque la graine a atteint son plus



haut degré de complexité, lorsque le petit chaos est présent, alors le cosmos environnant tout entier commence à agir sur la graine, s'y imprimant et construisant à partir de ce petit chaos ce qui peut être formé en elle de toutes parts par les effets émanant du cosmos. Et dans la graine, nous retrouvons le reflet du cosmos tout entier. À chaque fois, le processus d'organisation terrestre s'achève avec la formation de la graine, jusqu'au chaos. À chaque fois, le nouvel organisme se construit au sein de ce chaos, à partir du cosmos tout entier. L'organisme ancien a simplement tendance, par son affinité pour cet état cosmique, à amener la graine dans cet état cosmique, afin que les forces agissent dans la bonne direction et qu'un pissenlit ne devienne pas une épine-vinette, mais bien un pissenlit à nouveau.

... Mais ce qui est représenté dans chaque plante est toujours le reflet d'une constellation cosmique, construite au sein même du cosmos. *Si nous voulons que le cosmos agisse dans le monde terrestre, il est nécessaire de plonger ce monde aussi loin que possible dans le chaos. Partout où nous voulons que le cosmos agisse, nous devons plonger le monde terrestre aussi loin que possible dans le chaos.* La nature elle-même s'en charge dans une certaine mesure lors de la croissance des plantes. Mais il est néanmoins nécessaire que, puisque tout nouvel organisme se construit à partir du cosmos, nous préservions cet élément cosmique au sein de l'organisme jusqu'à la prochaine formation de graines.

(Mises en évidences par moi, RB)

19

II. 14 août 1920 : Le Mouvement anthroposophique et ses rapports avec les événements mondiaux. La science initiatique et l'aspiration à la liberté

... Vous pourrez sans doute déduire du contexte de certaines déclarations récentes et de diverses prises de position extérieures que notre Mouvement anthroposophique est entré dans une phase qui exige de chaque personne souhaitant y participer qu'elle s'engage pleinement dans une responsabilité profonde. Je me suis souvent exprimé en ce sens. Cependant, le contexte en question n'est pas toujours pleinement saisi. Précisément parce que nous appartenons à notre mouvement, nous ne devons pas perdre de vue la gravité de la période que traverse actuellement la civilisation européenne, avec son cortège/annexe américaine. Et même si nous ne devons pas nous prononcer nous-mêmes sur ce point – ce qu'il est absolument nécessaire de faire – quant au lien entre les aspirations issues de la science spirituelle d'orientation anthroposophique et les événements historiques contemporains, ces derniers feraient écho à nos préoccupations et, sans aucun doute, même sans notre intervention, alimenteraient notre réflexion. L'important est que nous ne fermons pas les yeux sur toute la portée de ces paroles. ...

On peut constater, à la lecture de divers articles de presse de ces derniers jours, l'impact mondial de ce qui se dit ici, à Dornach, et la manière dont cela est perçu par telle ou telle personne. Il convient de prendre ces choses très au sérieux. Il est essentiel que chaque mot prononcé aujourd'hui soit mûrement réfléchi et que les paroles importantes ne soient pas prononcées sans un engagement préalable à comprendre le cours général des événements mondiaux, qui constituent aujourd'hui un organisme d'une complexité extraordinaire. Je serai amené à aborder ces questions très prochainement ; mais je tiens à souligner dès aujourd'hui, en guise d'introduction, que tout de suite *par les rattachements entre notre mouvement avec le cours général des événements*



mondiaux qu'il est de notre devoir primordial de bien comprendre que nous ne devons plus mener notre mouvement de manière sectaire. J'ai souvent évoqué ce point. Le moment est venu pour chaque membre d'assumer pleinement la responsabilité de ce qu'il représente, dans l'esprit de notre mouvement. Cette responsabilité devrait être telle qu'on se sente obligé de ne rien dire qui ne semble pas, pour des raisons internes, être en lien direct avec le cours général des événements mondiaux actuels. Et cette responsabilité devrait permettre *qu'on se sente obligé de ne rien dire qui ne semble pas, pour des raisons intérieures, en rapport avec le déroulement général des événements mondiaux actuels*. Au moins en harmonie avec les

20

événements mondiaux actuels est une activité sectaire. Ce qui est préconisé aujourd'hui doit pouvoir l'être devant le monde entier et ne doit être ni sectaire ni dilétante, que ce soit par la parole ou par l'action. Nous ne devons pas hésiter à naviguer entre Charybde et Scylla.

Certes, certains se diront – et désigneront ainsi un certain Scylla : Comment suis-je censé rester informé de ce qui se passe aujourd'hui, alors que le cours des événements est devenu si complexe, alors qu'il est si difficile de déduire les dynamiques sous-jacentes à partir des symptômes ? Mais cela ne doit pas – dirais-je – conduire à Charybde, c'est-à-dire à l'inaction ; Il s'agit plutôt de naviguer avec justesse, c'est-à-dire de ressentir l'obligation de s'aligner, *au mieux, sur le cours des événements mondiaux, en utilisant tous les moyens disponibles*. Il est certes plus facile de se dire : « L'anthroposophie existe, je vais l'étudier ; je vais réfléchir un peu à ses fondements, explorer ceci ou cela, et ensuite la présenter au monde. » – C'est précisément ainsi que nous sombrons dans le sectarisme, lorsque, détournant le regard des grands événements actuels, nous voulons agir d'une certaine manière, sans regarder ni à droite ni à gauche, comme je viens de l'indiquer. Il nous incombe *d'étudier le cours des événements actuels et, surtout, de fonder cette étude sur les jugements que permettent les faits découlant de la science spirituelle anthroposophique elle-même. ...*

Dans tout ce qui par moi a été dit ici, repose toujours à la base cette *responsabilité envers tout le cours des événements mondiaux actuels*. Dans chaque phrase particulière, dans chaque mot repose cette responsabilité. Je dois déjà le mentionner» pour la raison que ce n'est pas toujours pleinement envisager *dans toute son acuité*. Si l'on continue aujourd'hui à parler de mysticisme comme on en parlait au XIXe siècle, cela ne correspond plus aux exigences du monde actuel. De même, si l'on se contente d'ajouter le contenu de l'enseignement anthroposophique aux événements mondiaux, cela ne répond pas non plus aux exigences du présent. N'oublions pas combien le problème, l'énigme de la liberté humaine, est au cœur des réflexions que je nourris depuis des décennies. Ce problème de la liberté humaine – nous devons le placer aujourd'hui au centre de toute considération spirituelle et scientifique authentique... *(Mise en évidence par moi, RB)*

21

